

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Paul Chanel Malenfant, Louis-Philippe Hébert, Mona Latif-Ghattas

Jacques Paquin

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2014). Compte rendu de [Paul Chanel Malenfant, Louis-Philippe Hébert, Mona Latif-Ghattas]. *Lettres québécoises*, (155), 48–49.



PAUL CHANEL MALENFANT

Toujours jamais

Montréal, l'Hexagone, coll. « Écritures », 2014, 175 p., 19,95 \$.

Le livre des douleurs

Toujours jamais est un recueil dans lequel les deux éléments du titre, loin de s'opposer, apparaissent continuellement en boucle dans cette chronique poétique d'une galerie de personnages du Bas-du-Fleuve.

Dans le communiqué de presse consacré à la sortie du recueil, l'éditeur souligne le caractère hybride du livre : « Roman ? récit ? poèmes en prose ? » Mais le feuillet de la page titre tranche la question, pour ainsi dire, avec une appellation claire : « récit ». Il s'agit bien en effet d'un récit en bonne et due forme. Il y a d'abord le lieu de l'action, Pointe-au-Père, où évoluent les personnages : Blue la bourgeoise, mariée à un docteur volage et toxicomane et mère de deux enfants perdus chacun à leur manière, l'une par la folie, l'autre parce qu'il est « fils de boche » (p. 84). La sœur de Blue, Léonie, prototype de la vieille fille, prendra son pied avec le docteur.

La prostituée Laetitia, James Dean (ou plutôt son avatar), Véra, la marcheuse de Rimouski complètent le cortège. Il y a même un écureuil, Édouard, qui joue le rôle de figurant et qui observe la vie de cette communauté. Il y a enfin cette Eugénie, incarnation d'une Parque qui tire les fils de cette trame, la narratrice semble-t-il, elle-même soumise puis abandonnée, prétend-elle, par le Malenfant scripteur, perçu comme un père tout-puissant.

Le livre des redditions

Quiconque a lu un tant soit peu la poésie de Malenfant reconnaîtra et appréciera son style somptueux, l'élégance de sa phrase qui réussit à rendre d'autant plus fortement des scènes qui ne seraient que scabreuses chez d'autres. Le poète, originaire de Rimouski et habitant toujours la région qui sert de cadre à cette histoire, ne cherche pas à rendre une couleur locale mais à charger les lieux d'une âpre sensualité. La haute tenue du langage (qui n'exclut pas pour autant des ruptures de registre) et la tourmente des paysages font entendre une voix qui rappelle parfois celle d'Anne Hébert : « *En vérité je vous le dis... Moi, ÉDOUARD, de toute mon âme glauque d'écureuil, je les ai vus, d'aussi loin que de la côte Nord d'où je vois tout, le docteur David et Léonie.* » (p. 39). J'ai écrit « une » voix, mais il faudrait parler de polyphonie. Le prologue, qui raconte sur fond de fin du monde des bouleversements climatologiques dans le Bas-du-Fleuve, est suivi de chapitres assez courts, qui défilent comme des tranches de vie des personnages. Les répétitions syntaxiques, la récurrence de ce « tout jamais » créent un effet hypnotique à l'image de ces personnages fascinés par leurs propres désirs secrets ou inassouvis. Malenfant réussit là où d'autres poètes avant lui ont échoué : maintenir l'intérêt d'une narration sans sacrifier sa première main d'écriture, la poésie. Certes, les protagonistes sont un peu typés (la vieille fille, le docteur alcoolique, la bourgeoise qui s'ennuie), mais l'écheveau du langage poétique élève au rang de mythes ces figures à première vue banales mais qui ressentent violemment les secousses de leur petit univers. Une note



PAUL CHANEL MALENFANT

éditoriale pour terminer : la fin du livre fournit la liste des noms que cite l'auteur. Ne perdez pas votre temps : les pages ne concordent pas, pour la plupart, mais on reconnaît sans peine certaines citations célèbres.



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Monsieur Blacquières

Saint-Sauveur-des-Monts, de La Grenouillère, coll. « Grandeur de la poésie », 2014, 72 p., 14,95 \$.

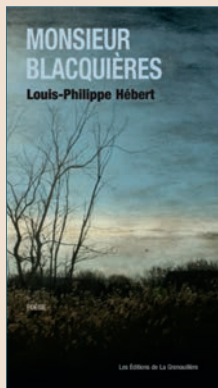
Mises en boîte

Le directeur de la maison, Louis-Philippe Hébert, qui a touché à la prose et au théâtre, a écrit un poème qu'on parcourt comme de la prose.

Ça se lit comme une nouvelle, mais c'est écrit en vers, à la verticale, pareil au format des recueils des Éditions de La Grenouillère, qui sont un peu plus longs que le format habituel des recueils sur le marché. La poésie ne se trouve pas dans les mots mais dans les passages à la ligne qui fixent le rythme de la lecture. On ne comprend pas tout de suite ce qui se passe, mis à part qu'un homme, le Blacquières du titre, assiste, impuissant et sans rien dire, à son dépouillement par diverses équipes de nettoyage : celle qui libère la maison de ses objets, celle qui vient nettoyer, celle qui... mais je n'en dirai pas plus parce que ce n'est que plus loin dans le poème qu'on saisit des choses qui peuvent nous sembler un peu curieuses au départ.

Un style efficace

Le personnage fait une véritable fixation sur les boîtes, neuves, sans ratures, aux rabats non racornis, vierges de toute manipulation. L'efficacité qu'il a manifestée durant toute sa vie, il la subit à son tour quand, selon son expression, « les temps sont venus » (p. 54). Maintenant le style que Hébert a pratiqué au cours des dernières années, le texte est fluide, lisible, et les mots sont à lire au premier degré, sans charge métaphorique. Que du raconté. C'est par un léger déplacement de la perspective, par la reprise de petites configurations distillées au cours du poème, sur le principe de la variation, qu'on progresse à petits pas dans le récit. Le narrateur raconte au fur et à mesure un lent dépouillement qui le mènera inexorablement au néant :



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

en arrivant ici / dès l'entrée / j'ai senti qu'il me fallait m'alléger / renoncer à une foule de petites et de grandes choses / disons de moyennes choses / comme me caresser / ou me peigner, c'est pareil [...] j'ai tout de suite su que non, ici ça n'irait pas / pleurer à fendre l'âme / là je pouvais (p. 35)

Au détachement qu'on impose à ce monsieur Blacquières fait écho le récit très distancé de ce qui lui arrive, comme si cela concernait quelqu'un d'autre, et on le découvrira plus facilement vers la fin du recueil. Ce qui assure l'efficacité à ce poème, pour reprendre un vocable qui revient souvent chez le narrateur, c'est le *détachement*, mais il faut aussi entendre le *dé-tachement*, comme le suggère en sourdine l'épigramme anonyme qui ouvre le poème : « Qui laisse une trace laisse une tache. » C'est là que la poésie se niche, chez cet Hébert-là.



MONA LATIF-GHATTAS

Un moment Anne

Montréal, Le Noroît, 2013, 139 p., 21 \$.

Anne, ma chère Anne

Le décès d'Anne Hébert a amené son lot de deuils parmi ses intimes et ses admirateurs. Mona Latif-Ghattas rend un vibrant témoignage de ce que représentait pour elle cette grande écrivaine.

Le recueil reprend une première publication, *Les chants du Karawane*, parue d'abord au Caire, lieu de naissance de la poète. Les poèmes sont nés à l'occasion d'un séminaire de création que l'auteure a suivi avec Monique Bosco. Une fois traduits en arabe, en 1996, ces chants ont été interprétés en fonction de la situation tendue qui sévissait en Égypte, à la suite de l'assassinat d'Anouar el-Sadate qui avait vainement tenté d'en arriver à des accords de paix entre les pays arabes et Israël. La poète rend compte en fin de recueil du sort qui a été réservé à sa publication. C'est donc dire que ce livre revient de loin. On s'est grandement mépris sur le sens à lui donner, car le personnage de Hanna, auquel s'adresse la poète avec respect voire dévotion, et qui veut dire « Félicité », c'est nulle autre qu'Anne Hébert. La poète a eu l'idée de rééditer ce recueil avec une suite qu'elle a composée en 2010 en hommage posthume à la poète québécoise. Cette seconde partie, qui donne son titre à l'ensemble, *Un moment Anne*, vient du même coup réhabiliter la vraie signification du premier recueil.

Voix de la mer, voix du fleuve

Deux voies traversent la poésie de Latif-Ghattas : celle qui s'inspire de la culture et de l'esthétique arabes et dont la grande référence pour nous, Occidentaux, est le *Cantique des cantiques*. Cette parole amou-



MONA LATIF-GHATTAS

reuse, proche de la prière, confère son chatolement à la partie la plus ancienne du recueil : « je te salue Hanna Salam ah que / les lunes de l'été auréolent de toi / la psalmodie des songes » (p. 23). Ce registre poétique est plus difficile à commenter parce que cette voix est liée à une culture de la célébration qui est moins au goût du jour dans la poésie québécoise. L'autre manière s'inscrit à la frontière des deux cultures que partage notre auteure : l'orientale et l'occidentale. C'est lorsque la poète amalgame le pays d'exil et le pays d'adoption que son exaltation devient plus modérée, qu'elle fait se côtoyer dans la langue le mélange des deux codes culturels, de ses deux géographies intimes. Déjà, vers la fin de la première partie, la voix devient plus tempérée, plus intimiste au fond. Comme lorsqu'elle fait référence au naufrage de ces Cambodgiens qui ont péri en cherchant à traverser la mer, glissant « muets au cœur des rêves rouges » (p. 81). Les poèmes les plus touchants, et qui ne comptent pourtant que quelques pages, sont ceux qui sont dédiés à l'amie Anne. Combinant ses références égyptiennes aux écrits de Hébert, comme on trouve aussi ces éléments de la culture dans le fameux « Tombeau des rois », Latif-Ghattas compose un magnifique tombeau poétique dédié à celle qui, trente ans plus tôt, avait accueilli sa poésie et lui avait offert son amitié : « Laissez-moi un moment cueillir encore ce candide sourire à paupières baissées / Avant de repartir pleine de vos plaines / Vers mon pays d'accueil votre Québec d'enfance et de blancheur // Moi l'Égyptienne » (p. 115)

INFOCAPSULE

La mort du prix unique !

Quelques mois à peine après l'élection du Parti libéral au Québec, le grand débat sur le prix unique vient d'être clos. Hélène David, ministre de la Culture et des Communications, a été claire à ce sujet : « Nous ne pensons pas que le prix unique règle la question entière des librairies agréées. Car il y a un compétiteur encore plus terrible [que les grandes surfaces] : les achats sur le Web à partir des grandes plates-formes internationales. » (Frédérique Doyon, *Le Devoir*, 26.06.2014)

Il est vrai que l'achat sur le Web peut être une menace, mais elle est tout au plus appréhendée plutôt que réelle si l'on se fie à la première étude menée à ce sujet par Amélie Coulombe-Boulet et intitulée *L'influence du livre numérique sur l'industrie de l'édition au Québec (2013). Bilan et enjeux*. Dans ce livre, M^{me} Coulombe-Boulet met d'entrée de jeu les choses au clair : « Pour l'instant, le marché du livre numérique au Québec reste encore modeste, représentant moins de 3 % des ventes totales (Boisvert, 6 avril 2013). »

Non seulement la ministre David brandit-elle une fausse menace, mais elle va jusqu'à émettre l'hypothèse d'une révision de la loi 51, qui avait sorti les librairies de la misère en rendant obligatoire l'achat de livres scolaires dans les librairies agréées, et cela, au prix courant. Ce n'est pas en modifiant une loi que la majorité des piliers du livre juge être un modèle en soi qu'on règlera la question. Et si elle voulait l'amoin-